

La Cité

Biennale des écritures du Réel



Revue de Presse

arts et politiques

MOUVEMENT

Programme pour la fin d'un ordre

La Biennale des écritures du réel

13/03 > 12/04/2014 - MARSEILLE ET ALENTOUR

Ils arrivent, artistes, penseurs, citoyens prolétaires ou entrepreneurs, immigrés ou étrangers, retraités ou écoliers à l'assaut d'un décor standardisé vendu comme éternel. Leurs armes? Le théâtre, la danse, la littérature, la musique avec pour refrain commun : « Voir le monde avec les yeux des autres ».

PAR ORIANNE HIDALGO-LAURIER | PUBLIÉ LE 3 MARS 2014



Photo: Orianne Hidalgo-Laurier / Agence 360°

Ainsi s'annonce la seconde Biennale des écritures du réel. Cette effervescence artistique et populaire emporte la Provence et, avec elle, sa capitale phocéenne. À sa tête, Michel André et Florence Lloret. À ses côtés, se mêlent collectifs artistiques et sociaux. À sa suite, une farandole de scènes nationales et d'institutions artistiques régionales. Les paroles de chacun, les histoires particulières, les imaginaires singuliers se rencontrent pour dire les réalités des hommes et penser leur avenir. Le philosophe Bernard Stiegler et ses invités constatent la nécessité de s'emparer des progrès technologiques, de les renouer avec les savoir-faire humains, d'empêcher l'avènement d'une ère numérique-productiviste. Une ère que le vidéaste Marcin Malaszczyk prévoie autodestructrice et aliénante dans un no-mani's land nommé "Sieniwka" ("asile" en polonais). Quel meilleur départ que de croiser les univers artistiques et les parcours individuels pour réhumaniser l'idée de « citoyenneté », donner corps et voix à celle de « lien social »? *Projet Penthesilée* prépare à cette marche contre le déterminisme économique et social. Catherine Boskowitz y renouvelle le mythe de l'amazone, allégorie de l'indépendance. Karine Fourcy descelle avec *D'une rive à l'autre*, les paroles de femmes égyptiennes en lutte contre la dictature de Moubarak, ballonnées par le régime de Morsi et qui ont pourtant traversé la Méditerranée. La Biennale s'emploie à refondre les barrières nationales et sociales.

Inverser d'abord le néologisme « identité nationale ». Dans la performance théâtrale *La Dernière interview de Jean Genet*, Catherine Boskowitz confond la voix de Dieu donné Niangoua avec celle de Jean Genet. La poésie française devient le ferment d'un échange entre les origines et les cultures. En racontant le « récit d'un exil... ou d'un devenir » dans *Fille de*, Leila Anis écrit l'immigration comme marque d'une humanité en quête d'identité. Une humanité nourrie par ses migrations. L'hommage à Ceija Stojka, peintre et écrivain rom, ainsi que le programme *Rroms*, *rromani* exhume l'histoire ignorée d'un peuple méprisé parce que nomade. Créateur de liens entre des sociétés auto-centrées, c'est pourtant le nomadisme qui inspire le photographe errant Philippe Ducros pour dénoncer le néo-colonialisme et sauvegarder la mémoire de l'Afrique noire dans *la Porte du non-retour*. La poétesse Ryoko Sekiguchi questionne d'ailleurs, cette mémoire en train de s'écrire; que gardera-t-on du chaos de Fukushima, de ses habitants ? (Rencontre « Ce n'est pas un hasard », le 16 mars).

Libérer ensuite l'énergie créative et révoltée. Le dramaturge Luc Tartar excite la sensibilité violente et candide d'une jeunesse traquée par l'ordre établi. *Roulez jeunesse* projette en creux l'ombre d'une industrie de castration prématurée. François Stiemmer trouve en les adolescents un pouvoir onirique capable de défier une société des apparences qui ne leur ressemble pas. Narimane Mari, fondatrice de Allers-retours Films, filme la liberté et la légèreté des enfants algériens que le poids de l'histoire n'a pas pu écraser.

Renouer avec le vivant. C'est à travers des figures d'agriculteurs nourriciers, confrontées à la stérilité de l'industrie que Catherine Zambon met en perspective le retour à la terre dans *Les Agricoles*.

Faire (enfin) venir le jour. La « Nuit de la doléance contemporaine », initiée par le collectif le Tambour des doléances, invite à fissurer la carapace fossile de la Révolution française. Il est l'heure d'incarner le mythe désamorcé par les institutions et de (re)composer une vie collective à la manière d'un collage cubiste. Multiplier les perspectives, rassembler les bribes de récits éclatés, extirper l'art des musées et le vivre.

Biennale des écritures du réel, jusqu'au 12 avril, Marseille et région Paca.

Marseille aux voix multiples

Florence Lloret et Michel André, initiateurs des Écrits du réel, font de la cité phocéenne un laboratoire pluridisciplinaire. Cinéma, théâtre, musique, photographie, exercice de la parole en appartement investissent la ville.

Ici, tout est affaire d'histoires et des histoires moins racontées qu'offertes. Tout s'écrit, donc, les bruits, les lieux, les choix, comme l'espoir. Chaque événement embrasse et soulève des questions : d'où vient-on ? que disons-nous à l'autre ? que nous dit-il de nous ? Il s'agit donc de l'écriture de soi pour et avec l'autre. Il s'agit de faire retentir quelque chose chez les gens, qu'ils soient spectateurs, acteurs ou encore intervenants, au travers d'expériences personnelles, de témoignages ou d'enquêtes.

Les Écrits du réel, que l'on pourrait nommer la Biennale de Marseille, sont avant tout une aventure qui prolonge des parcours, dont celui du metteur en scène Michel André. Il l'a créée et désirée avec la réalisatrice de documentaire, Florence Lloret. « Ce qui m'intéresse, c'est de placer les gens devant la complexité de l'homme. C'est une biennale que nous souhaitons ouverte à la fois aux artistes, aux amateurs et surtout à la population de Marseille. Ce qui



Avec Ping Pang Qiu, l'Espagnole Angélica Liddell met en scène une déflagration émotionnelle.

nous importe, c'est la mise en commun de signes. » Marseille, avec cette biennale, s'aventure dans les expériences de chacun pour tous, qu'elles soient cinématographiques avec *Loubia Hamra* (haricots rouges), de Narimane Mari, théâtrales avec *Émergence*, interprétée par la comédienne Audrey Joussain, ou Ping Pang Qiu, d'Angélica

Liddell, musicales, photographiques. Comme les espaces de la ville, toutes les disciplines sont investies.

L'appartement, une proposition de Frédérique Pollet-Rouyer, reflète un aspect en particulier politique et, en cette période d'élections, ce « work in progress » retentit davantage encore. On entre dans l'intime

de l'artiste. Nous sommes conviés chez elle pour écouter des habitants des quartiers nord de Marseille. Elle y a vécu dix ans et, avant de partir, elle a enregistré leurs voix, leurs paroles. Les visages sont absents, les mots retentissent. Dans le noir, on y écoute les difficultés du quotidien, la sensation d'enfermement, des hommes

et des femmes à l'avenir obscur, aux rêves parfois simples à force d'être amoindris par un système qui les ignore.

C'est un programme d'un rare éclectisme, de l'exposition des peintures de Ceija Stojka, une artiste rom, aux conférences organisées comme une université-populaire par Bernard Stiegler. Les Écrits du réel ne figurent rien, au contraire, ils s'apparentent à un laboratoire. Tout au long de cette biennale, on remonte parfois le temps pour mieux inscrire un présent, on inventorie des situations, le regard trouve de nouvelles perspectives et la réalité, ici, est double. Il y a un air de bouleversement permanent, une émulation. Tous les événements favorisent une nouvelle lecture du monde et travaillent notre conscience artistique, sociale et par conséquent politique.

GENICA BACZYNSKI

Les Écrits du réel, jusqu'au 12 avril, à Marseille. Rens. : la cité-espace des récits communs/
www.maisonduethéâtre.com

L'HUMANITE (BIENNALE DES ECRITURES DU REEL #2)
28-29-30 MARS 2014

Bernard Stiegler

« Nous sommes crétinisés »

Face à la « crétinisation des esprits », le créateur de l'Institut de recherche et d'innovation (IRI) du Centre Pompidou pense une « économie contributive » fondée sur le numérique. Initiateur du groupe Ars Industrialis, cet ancien braqueur est à Marseille du 26 au 28 mars⁽¹⁾. Sans arme ni haine, mais non sans une certaine violence. Propos recueillis par Sandro Piscopo-Reguleg

Vous avez conçu un cycle de conférences et de débats pour la Biennale des écritures du réel, à Marseille. Avec quel fil rouge pour ces trois temps de discussion ?

La transformation et la question de savoir si cette transformation nous anime : s'il s'agit de transformer ou d'être transformé. Nous avons vécu presque un siècle de consommation du monde, ainsi que ce que j'appelle une prolétarisation du monde : nous avons été privés de nos savoir-vivre et de nos savoir-faire pour devenir de purs consommateurs, incapables de faire quoi que ce soit... Je pense que nous vivons une période historique de redéfinition, de modification de cette situation.

Vous annoncez une nouvelle révolution industrielle, fondée notamment sur la généralisation des imprimantes 3D. Elles peuvent induire une réappropriation de ces savoir-faire ?

Les imprimantes 3D sont en train d'arriver, ça arrive très fort, même. Est-ce que cela va permettre une décentralisation de la production, une renaissance des savoir-faire et des savoir-vivre ? Ou bien est-ce que tout cela va aboutir à une hyper-prolétarisation ? Pour l'instant, on fait du bricolage, on monte un petit fablab par-ci, un autre par-là... Alors qu'il faudrait ouvrir ces questions au niveau macro-économique, c'est-à-dire repenser l'économie en totalité ! Si on devient capable de localiser énormément de choses en matière de production grâce aux imprimantes 3D, ça nécessite de repenser les termes du commerce international.

D'envisager des circuits courts – donc la diminution des frais de kérosène, de la pollution, et de tant d'autres choses de ce genre, caractéristiques de ce qu'on appelle la mondialisation. Des transformations très importantes sont en train de se produire avec les imprimantes 3D. Mais celles-ci ne vont pas du tout dans le sens que l'on pourrait souhaiter...

L'automatisation intégrale implique, dites-vous, la fin du travail salarié... Que faire dès lors de notre temps libre ? Vous plaidez dans un de vos ouvrages pour un « otium du peuple » !

Effectivement, il s'agit de la possibilité que le peuple ait simplement le droit de faire ce qu'il veut. Parce que les gains de productivité rendus possibles par l'automatisation seront énormes et, rationnellement, il n'y a pas d'autre solution que distribuer de l'argent aux gens, pour qu'ils puissent acheter les produits que les robots produiront. Ce ne sont plus eux qui produiront mais les machines. Et si les gens ne peuvent pas acheter, tout cela évidemment s'écroulera. Il ne s'agit pas de donner de l'argent aux gens pour qu'ils consomment, mais pour qu'ils changent de comportement, qu'ils reconstituent des savoirs. On dit que la société de demain reposera sur le savoir, ce qui est tout à fait vrai. Aujourd'hui, pourtant, le savoir régresse complètement. Les gens sont de plus en plus crétins, on voit ça à tous les niveaux de la société. Nous sommes crétinisés. Le système produit cette évolution aussi bien sur les élites que sur le peuple. Il faut

changer cela, et c'est possible. Ça suppose de sortir du modèle fordo-keynésien, reposant sur des salariés qui travaillent, et à qui l'on redistribue du pouvoir d'achat pour qu'ils deviennent des consommateurs. Ça ne marchera plus comme ça, à l'avenir. Du coup, au lieu de pleurnicher en disant « on va nous détruire nos emplois », il faut faire des propositions alternatives pour un futur qui arrive extrêmement vite.

Une révolution en cache une autre : toutes ces mutations, au fond, sont portées par les technologies de la « révolution numérique »...

Le numérique se développe à toute vitesse dans la société. Si on n'a pas une politique sur cela, une nouvelle façon de concevoir l'éducation, les relations sociales, l'économie, ça produira inévitablement une régression généralisée. Pire que ce que l'on a connu avec les médias analogiques. Aujourd'hui, l'Amérique du Nord s'en est emparé pour finalement défendre ses intérêts hyper-consuméristes. Résultat, le numérique se développe sur des modèles comme Facebook, qui produit de la désindividualisation et de l'exhibitionnisme...

Facebook, c'est le diable ?

C'est une grande misère symbolique, affective, sociale. Facebook est en fait un réseau antisocial, qui détruit les relations sociales. Je suis stupéfait de voir à quel point les gens ne sont pas lucides à ce sujet. En même temps, je crois beaucoup aux réseaux sociaux numériques. Il y a des possibilités

BONS BAISERS DE MARSEILLE



L'INTERVIEW

**« IL FAUDRAIT
METTRE VALLS EN
TAULE DURANT
QUELQUES TEMPS ! »**

inédites de réinventer le social avec ces technologies – je m'y emploie moi-même. L'essentiel est de penser cela d'un point de vue, ce que nous appelons chez Ars Industrialis une « pharmacologie positive », c'est-à-dire que le pharmacon devienne un remède et non un poison. C'est possible mais ça suppose là aussi une politique industrielle, des éléments de macroéconomie.

Le numérique doit être aussi intégré aux politiques de rénovation urbaine, pensez-vous. « Habiter entre ANRU et smart cities » est le titre d'une des tables-ronde de la Biennale. Ce qui sonne comme un oxymore...

Pourquoi ne réfléchirait-on pas à une agence nationale de la révolution urbaine ? Ça passe justement par les smart cities, que je n'oppose pas à l'ANRU. Il faudrait repenser la rénovation urbaine en y intégrant les technologies numériques. Non pas en se limitant à faire de l'automatisation de la vie urbaine comme c'est actuellement le cas, mais afin de rendre la population plus intelligente, créer des discussions, des prises de décision collectives... Dans le Nord Pas de Calais, il y a une petite ville très pauvre, Loos en Gohelle. Des capteurs ont été installés dans la commune, avec Orange. Ils servent à pratiquer de la démocratie participative. Le numérique peut être facteur de relations

sociales nouvelles, il peut permettre de changer notre mode de comportement automatique de consommateur en un mode délibéré, c'est à dire de citoyen.

Quel rôle les élus peuvent jouer, dans tout ça ? Vous êtes très dur avec la classe politique.

Je suis dur avec la classe politique, dur avec les artistes, je suis dur avec les philosophes... Je suis dur avec moi-même ! Si on est à ce point dans la merde – on est vraiment dans la merde ! - c'est parce qu'on est vraiment nuls. Il faut se mettre à travailler. Pourtant, les politiques ne bossent absolument pas ! Je pourrais dire la même chose des entrepreneurs ou des artistes... A peu près tout le monde se repose sur ses petits intérêts. Bon, les politiques, en principe, sont censés représenter l'intérêt général...

Et donc ?

Je dis toujours « Les politiques c'est nous, les citoyens ». Je pense que nous, citoyens, devons prendre nos responsabilités. Car à partir du moment où les citoyens ne se comportent plus en citoyens, les politiques ne se comportent plus en politiques. La politique, c'est produire une vision de long terme, et bosser. Voilà : il faut se remettre à travailler ! Ce n'est pas aux partis politiques qu'il faut dire ça, mais à nous-mêmes... C'est pour ça que je viens à Marseille.

Un mot sur votre parcours : le braqueur devenu philosophe en prison... Preuve que rien n'est jamais désespéré, même pour les amateurs de kalach ?

J'ai été braqueur, fiché au grand banditisme, j'ai passé cinq ans en prison... Mais je n'aime pas les truands, je ne les ai jamais aimés. Ces gens ne s'intéressent qu'au fric. A vrai dire, ils incarnent l'idéal du capitalisme. Ils ne me fascinent pas. Mais dans le monde de la déviance - car il ne s'agit pas seulement de la délinquance -, il y a énormément de ressources, énormément d'énergie. Le problème, c'est qu'on ne fait rien de cette énergie. Aujourd'hui, pour le ministre de l'Intérieur, la taule doit être une machine répressive. Il prône le même discours que Sarkozy. Mais lorsque la prison est une machine répressive, les gens qui en sortent sont beaucoup plus dangereux que quand ils y sont entrés. Quiconque est passé en taule sait ça... Ce qui serait intéressant, ce serait de mettre Valls en taule durant quelques temps ! Ça le fera réfléchir, et il deviendrait alors peut-être un très bon ministre de l'Intérieur.

Pas sûr qu'il soit d'accord...

En tout cas, rien ni personne n'est irrécupérable, il est toujours possible de faire des choses, y compris avec les mômes des quartiers nord. Simplement, il faut une vision. Si vous ne tenez pas un discours d'avenir, vous ne pourrez convaincre personne. François Hollande, Nicolas Sarkozy, Manuel Valls... Tous ces gens ne tiennent aucun discours d'avenir. Il n'y a plus que le flingue et la matraque. En face, les mômes sont dans le désespoir... Et le désespoir engendre des comportements désespérés. ■

■ Dans le cadre de la Biennale des écritures du réel : www.maisondetheatre.com

Philippe Ducros franchit la Porte du Non-Retour

BIENNALE DES ÉCRITURES DU RÉEL A la Friche, une traversée nécessaire

Contre le "petit meurtre de l'oubli", tout contre "les ogres qui dévorent l'humanité", Philippe Ducros nous embarque dans son voyage. Une traversée dont on ne sort pas indemne. Ce périple, c'est la Biennale des écritures du réel qui le propose à la Friche la Belle-de-Mai, jusqu'au 6 avril. La porte du non-retour se présente comme une exposition, elle enveloppe le visiteur dans une douce pénombre. Avec un audioguide sur les oreilles, l'expédition comprend 20 étapes, 49 images, et la voix de Philippe Ducros qui sert de guide. Son accent québécois, son talent pour l'intime

Aller jusque là-bas, c'est aussi leur dire que nous ne sommes pas indifférents.



Ce parcours déambulatoire se penche, sans pathos, sur les plaies du monde.

/ PHOTO PHILIPPE DUCROS

éclaire des portraits, des scènes de rue saisis en Afrique. Dès la première photographie, "radeau de la méduse", on navigue du côté des "lais-sés-pour-compte de nos civilisations globales". Là, en République Démocratique du Congo puis au Togo, Philippe Ducros qui y est allé en 2010 et ne pouvait pas revenir en faisant "semblant de rien". Alors, de sa voix douce, il raconte la violence du monde. Son monologue si doux est un cri désespéré. Un appel à regarder en face les pillages de l'Afrique, à ne plus fermer les yeux. Son récit à la première personne, sensible, sincère, est une errance dans Kinshasa, près de l'Hôtel Apocalypse ou dans les camps, sur les routes boueuses, loin du "bonheur pré-mâché" de l'Amérique. Doucement, il met en relief les maux de l'Afrique et la vision occidentale, sans nier être un "Tintin au Congo".

Ce témoignage est fort, théâtral, secoue. A la fin du parcours après avoir déposé le casque d'écoute dans le livre d'or, les visiteurs écrivent: "Quelle claque". Une gifle qui prend sa source dans les pillages d'hier, la traite des noirs par laquelle 50 millions d'Africains ont péri, arrachés à leur terre. "L'air est aujourd'hui irrespirable", se souvient Philippe Ducros dans la touffeur de son odyssée et tout d'un coup, ici aussi, dans nos villes construites sur cette violence, on a le souffle coupé. Le coup-de-poing se poursuit avec l'évocation d'autres pillages, ceux du colonialisme et puis d'aujourd'hui, des mine-raies. C'est ainsi que Philippe Ducros nous fait franchir avec lui la porte du non-retour, du nom de ces monuments érigés à la mémoire de cette mise en esclavage, de ces "fins du monde". L'exposition, une parole qui est à la fois mot, image,

son, est un rempart singulier contre la course folle du monde, elle ne fait pas que frapper, elle tisse des liens. Ce parcours tragique et fragile se dresse contre le courant fort de cette mer qui rejette toujours des cadavres et "avale l'espoir". Dans l'obscurité, Philippe Ducros célèbre le combat de ceux qui "connaissent l'horreur par son petit nom", il offre sa poésie pour balayer "l'ouragan sec de la rancune". Ces fragments intenses sont comme les chroniques d'un voyage en "cauchemardie", comme le profère justement ce Montréalais. Philippe Ducros s'y interroge, parle de son impuissance. Mais sa pièce est une chambre d'écho salutaire. Elle travaille bien sûr les illusions mais c'est pour mieux faire face au réel.

Gwenola GABELLEC

Jusqu'au 6 avril, Friche la Belle-de-Mai, tour Panorama. 6€. De 13h à 19h



Une exposition bouleversante.

/ PHOTO P.D.

EXPRESSION DIRECTE

VENTILO

Ecrire le réel. Documenter la vie par le spectacle. Ouvrir des scènes, des salles, des espaces comme autant de tribunes pour l'expression d'une voix : celle des vivants. Leurs quotidiens, leurs cheminements, leurs idées, leurs doutes, leurs cultures... Telle est l'essence de la Biennale des écritures du réel proposée par la maison de théâtre La Cité, qui réunit pour sa deuxième édition une soixantaine d'événements — théâtre, cinéma, littérature, musique, expositions... — dans une trentaine de lieux à Marseille et en PACA. Tour d'horizon en cinq mots-clés.

POLITIQUE ET POÉTIQUE. « Le monde frémit d'un désir de faire autrement et nous appelle à d'autres manières de voir et de créer », lance Michel André, à l'initiative, avec Florence Lloret, de cet événement hors-norme. Et c'est cette ère de renouveau, tout particulièrement, qu'appelle de ses vœux le comédien et co-responsable artistique de La Cité depuis dix ans. « C'est un événement qui ouvre au printemps », se plaît-il à rappeler. La symbolique est d'actualité : les jeunes pousses bourgeonnent et la ville, élections obligent, bouillonne de débats. « Il faut retrouver du sens, de la valeur, de l'expérimentation, du partage » et faire de cette Biennale un geste « politique et poétique ».

ECLECTIQUE. Les champs d'exploration se superposent : l'art sous toutes ses formes, le social, l'éducation, la recherche, la philosophie... Les domaines se croisent, se chevauchent. Les écritures du réel servent de ciment entre des blocs trop souvent isolés pour ériger du concret. Rien de transcendant, le réel se construit

par le bas : « Les thématiques remontent du terrain, ce sont des vies qui se pensent et qui s'écrivent. » Les artistes « viennent éclairer une réflexion collective. » Ils n'opèrent qu'une « entre-translation, pas une interprétation. »

COOPÉRATIVE. « L'idée, c'est de créer, à Marseille, une plateforme collaborative de réflexion et de dialogue. » Et sur ce point, on peut dire que les organisateurs sont bien partis pour réussir leur pari. Car avant même d'avoir accueilli ses premiers spectateurs, la Biennale rassemble déjà une pléiade de partenaires qui ont contribué à différents niveaux du projet. Du collège Henri Wallon à l'Équitable Café en passant par les Maisons de quartier, la Friche La Belle de Mai ou le MuCEM, nombreux sont ceux à avoir répondu présent à l'initiative de La Cité. Michel André se dit « étonnement surpris et très content de cette horizontalité qui s'invente. »

THÉMATIQUE. Profondément d'actualité, les thèmes de la Biennale guident le spectateur en faisant office



Roulez Jeunesse par la C* Rêve général

de portes d'entrée vers plus de soixante représentations. « Voir le monde avec les yeux des autres », affiche le slogan. Cette année, ce sera au travers de ceux des femmes (Wonder Women - voir encadré), des adolescents (Continent Jeunesse),

des paysans (Travailleurs de la terre) ou encore des Roms (Rroms, Rromani). Quoi qu'il en soit, les œuvres proposées ne prétendent pas livrer une analyse globale, mais témoignent de gestes singuliers, avec une attention toute particulière pour les plus fragiles, les précaires, les oubliés.

LES FEMMES, WONDER WOMEN DE LA BIENNALE

La Biennale des écritures du réel, deuxième du nom, débute vendredi 14 mars avec les Wonder Women. Michel André et sa bande nous proposent, pendant un week-end, « un déambulatoire féminin de l'Embobineuse aux Archives départementales. » Quelques jours après la Journée internationale du droit des femmes, l'événement tombe à point nommé.

« Les femmes, de façon singulière, se mettent à l'épreuve du réel », résume le responsable artistique de La Cité. Ici, comme dans toute la programmation de la Biennale, il est question d'interroger le quotidien, les parcours de vie. A commencer par une performance documentaire très sociale sur les relations entre une femme de ménage et sa fille, danseuse classique (Moi, Corinne Dadat, à la Friche). La jeune auteure Leila Anis nous lira le récit de son exil de Djibouti, véritable acte poétique d'émancipation (Fille de..., aux Archives départementales). Au Théâtre de Lenche, on pourra assister à la mise en scène d'échanges épistolaires entre un homme et une prostituée. Au-delà de la réflexion sur les travailleurs du sexe, Emerson nous interrogera sur les relations de pouvoir et notre propre servitude volontaire. La poétesse japonaise Ryoko Sekiguchi abordera quant à elle le thème de la mémoire, en partant de son expérience de la catastrophe de Fukushima (Ce n'est pas un hasard, à l'Équitable Café). Un deuxième volet, « Wonder Women, des voyageuses, des combattantes », viendra poursuivre le fil rouge féministe au mois d'avril.

BV



Moi Corinne Dadat du Collectif Zirlib

MARSEILLAISE. « Marseille doit être à l'avant-garde. C'est une ville pionnière qui s'ignore. » On sent bien, dans les mots de Michel André, l'espoir et l'optimisme qui règnent à La Cité. « Il faut faire respirer l'intelligence commune, citoyenne, qui tente de regarder le présent, en prenant en compte le passé pour mieux appréhender le devenir. » Car il en est convaincu, « il y a des gens exemplaires à Marseille, des gens qui s'engagent, qui ont le goût de l'autre, des gens riches d'un passé, d'un territoire, de façons de cuisiner... Le monde de l'art doit aller à leur rencontre. » Voilà qui méritait bien une Biennale !

BAPTISTIN VUILLEMOT

Biennale des écritures du réel : du 13/03 au 12/04 à Marseille et en Région PACA.
Rens. : 04 91 53 95 61 / 06 14 13 07 49 /
maisondetheatre.com/biennale-des-ecritures-du-reel

vendredi 4 avril 2014 **La Marseillaise**

Biennale. Le festival multidisciplinaire se poursuit avec notamment des paroles de femmes d'Alexandrie portées à la scène et une « Nuit de la doléance ».

Écritures contemporaines de Mucem en Friche

■ L'écriture et la mise en scène sont de Karine Fourcy à partir d'entretiens réalisés avec des femmes égyptiennes et d'un extrait d'un poème de Patti Smith, *La Longue Marche*. Et la musique, forcément (et c'est bienvenu), est celle de Patti Smith, encore (*Plissing in the river*, bande originale d'*Only lovers left alive* de Jim Jarmusch). Ce soir à 21h donc, la Biennale des écritures du réel s'installe au Mucem. Le festival multidisciplinaire (qui s'achèvera le 12 avril) y propose la création théâtrale *D'une rive à l'autre*.

« En janvier 2011, le peuple égyptien se soulevait face à 30 ans de dictature et de censure. Le rôle des femmes, dans ces soulèvements, fut déterminant, explique Karine Fourcy. Voilées ou non, elles sont descendues dans la rue. Menacées, harcelées, humiliées, elles n'ont jamais cessé de combattre. Je suis partie à Alexandrie en 2011, puis en septembre 2012 où, accompagnée par Florence Lloret, nous avons filmé certaines de ces femmes : de jeunes femmes, des militantes, d'autres plus invisibles, souvent issues de milieux populaires. Nous devions retourner à Alexandrie à l'automne 2013. Les violentes manifestations, au cours desquelles le président Morsi, issu du parti des Frères musulmans, a été destitué, nous en ont empêchées. Nous avons alors décidé de poursuivre ces conversations par Skype. »

Ces conversations s'incarnent ainsi au Mucem via un écran suspendu sur lequel sont projetés

des fragments de rencontres avec des femmes d'Alexandrie. Sur le plateau, une comédienne parfois reprend leur parole, les traduit ou dialogue avec elles.

La Biennale revient au Mucem samedi de 14h30 à 17h30 avec une rencontre autour des féminismes d'ici et du Moyen-Orient, imaginée par Arlette Farge, historienne, et Stéphanie Latte Abdallah, historienne et politiste.

Mise en récit au Cabaret aléatoire

Sur proposition des Bancs publics, *Faire venir le jour*, sous-titré *Nuit de la doléance contemporaine*, investira samedi le Cabaret aléatoire, à la Friche Belle de Mai, toujours dans le cadre de la Biennale. Mise en récit par Julie Kretzschmar et imaginée avec Sophie Wahnich, historienne de la Révolution française, la soirée fera se côtoyer artistes, chercheurs et amateurs « impliqués dans des gestes d'écriture et de théâtre » (Mustapha Benfodil, auteur et journaliste algérien, Sedef Ecer, romancière, comédienne et journaliste franco-turque, le groupe Faisons l'histoire, La Folle Kilomètre, collectif de création en espace public, etc.) Sont également prévus repas, boisson voire dancefloor.

ANTOINE PATEFFOZ

Mucem, Esplanade du J4, Marseille 2e, 04.84.35.13.13, mucem.org. Friche Belle de Mai, 41, rue Jobin, Marseille 3e, 04.95.04.95.04, lafriche.org. Détails sur 04.91.53.95.61 et maisondetheatre.com



« D'une rive à l'autre » et « Faire venir le jour ». PHOTOS DR / MEHMET KACMAZ

LA MARSEILLAISE / 4 AVRIL 2014